

souvenir des anciennes différences religieuses, d'exciter des troubles ou de boire du vin, il ne faut pas s'attendre à de la modération de la part de ces bandes désordonnées d'Arabes habitués au brigandage ; car Mahomet, en donnant pour base à la victoire l'enthousiasme de la foi et l'espoir des récompenses futures, n'avait rien changé au système militaire de ses compatriotes. C'étaient toujours des guerriers demi-nus, combattant à pied avec des arcs et des flèches, ou à cheval avec la lance et le cimenterre, qu'ils maniaient avec plus d'habileté que d'art ; ils déployaient une valeur particulière dans les combats corps à corps ; du reste, exercés à piller, à faire des incursions par bandes détachées sans machines de guerre, soit pour la défense d'un camp, soit pour l'attaque des murailles, ils montaient des chevaux très-légers et très-dociles, avec lesquels ils chargeaient, fuyaient et revenaient, sans se lasser. Leurs armées ne présentaient pas non plus une ligne compacte de guerriers, mais plusieurs corps distincts de cavalerie ou d'archers, dont l'un succédait à l'autre, renouvelant ainsi le combat plusieurs fois dans un jour ; si bien qu'au moment où l'ennemi chantait déjà victoire, il se trouvait assailli de nouveau, et finissait par céder à bout de forces.

L'armée ayant été partagée en deux divisions (1), Kaled, surnommé *l'Épée de Dieu*, fut chargé d'en commander une. Rendu invulnérable par une tunique de Mahomet, la confiance des guerriers le désignait pour diriger les troupes dans toutes les circonstances difficiles ; du reste, peu lui importait de commander en chef ou de combattre comme simple fantassin, pourvu qu'il servit la cause de Dieu. Il marcha contre les princes Al-Mondar, qui depuis plusieurs siècles gouvernaient l'Irak sous la haute protection de la Perse ; bientôt il eut arboré l'étendard du prophète sur les remparts d'Hira et d'Ambar, tué le dernier de ces princes, et soumis le peuple, auquel il imposa un tribut de soixante-dix mille pièces d'or.

Kaled.

Cependant le doux Abou-Obéidah s'avancait sur la Syrie, située à l'orient du Jourdain. Les empereurs, qui l'avaient nommée Arabie pour se vanter de triomphes remportés sur des tribus indomptables, l'avaient garnie de places fortes, comme Gérasa, Philadelphie et surtout Bosra. Les habitants de cette

(1) Le meilleur récit qu'il y ait de cette expédition a pour auteur OCKLEY, *Conquest of Syria, Persia, and Egypt, by the Saracens* ; Londres, 1718. Au nombre des meilleures compositions historiques est placée l'histoire des califes par le savant orientaliste Weil, professeur à Heidelberg, 1846.